



MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

DOSSIER DE PRESSE

Mai 2021



En partenariat avec



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN AFRICAÏN AL MAADEN

PALAIS DE LA PORTE DORÉE
MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION | AQUARIUM TROPICAL
293 avenue Daumesnil - 75012 Paris | www.palais-portedoree.fr

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	p. 3
SÉBASTIEN GÖKALP, DIRECTEUR DU MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION	
CE QUI S'OUBLIE ET CE QUI RESTE	p. 4
INTRODUCTION	
L'EXPOSITION	p. 5
<ul style="list-style-type: none">• ISHOLA AKPO• MALIK NEJMI• BTIHAL REMLI• YMANE FAKHIR• AMINA AGUEZNAY• ZINEB SEDIRA• BADR EL HAMMAMI• ABDESSAMAD EL MONTASSIR• SAMMY BALOJI• LERATO SHADI• HAMEDINE KANE• M'BAREK BOUHCHICHI• HICHAM BENOHOUD• MESCHAC GABA• ANUAR KHALIFI• EMO DE MEDEIROS• FRÉDÉRIC BRULY BOUABRÉ• JOËL ANDRIANOMEARISOA	
LES COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION	p. 23
LES ÉDITIONS, LA REVUE <i>HOMMES & MIGRATIONS</i>	p. 25
À PROPOS	p. 26
<ul style="list-style-type: none">• LE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN AFRICAIN AL MAADEN (MACAAL)• LE MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION	
LES PARTENAIRES DE L'EXPOSITION	p. 27
INFORMATIONS PRATIQUES	p. 28

ÉDITORIAL

SÉBASTIEN GÖKALP

DIRECTEUR DU MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION



En 1931, le Palais de la Porte Dorée accueillait le monde entier venu découvrir les richesses des colonies. 90 ans plus tard, *Ce qui s'oublie et ce qui reste* parle aussi des échanges avec l'Afrique, mais de manière radicalement différente. Les artistes ici réunis s'interrogent sur la transmission, celle des savoirs, des pratiques et des valeurs.

Ces échanges se tiennent entre plusieurs générations, divers courants artistiques, de part et d'autre de la Méditerranée, à partir d'expériences en lien avec le continent africain. Il est autant question de ce que l'on exhibe que de ce qui est caché ou oublié. L'histoire tient une place particulière. Celle des colonies, temps de relations contraintes ; celle des migrations humaines à partir des années soixante ; celle des diasporas enfin. Les œuvres d'art permettent de parler de ces flux de manière poétique, métaphorique, croisant l'humain, le sensible et le documentaire.

S'inscrire dans la Saison Africa2020 allait de soi pour le Musée national de l'histoire de l'immigration : un tiers des immigrés français vient de ce continent. Meriem Berrada, la directrice artistique du Musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden (MACAAL) de Marrakech, commissaire invitée, a choisi avec une grande acuité des artistes liés à l'Afrique, croisant ce regard avec celui d'Isabelle Renard, qui a constitué la collection contemporaine du musée. Les œuvres d'artistes connus ou émergents sont autant d'occasions de réflexion, de confrontations et d'émerveillement.

Au nombre des ensembles exposés pour la première fois ou créés pour l'occasion s'ajoutent un numéro de la revue *Hommes et Migrations* dédié à l'exposition, spectacles, conférences et rencontres artistiques pour une exposition sur les échanges humains, essentielle à l'ère de la Covid.

CE QUI S'OUBLIE ET CE QUI RESTE

INTRODUCTION

« *Regarder et comprendre le monde d'un point de vue africain* », tel est le défi lancé par N'Goné Fall, commissaire générale de la saison Africa2020 dans laquelle s'inscrit l'exposition *Ce qui s'oublie et ce qui reste*. Née de la collaboration entre le Musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden (MACAAL) de Marrakech et le Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris, l'exposition explore la notion de transmission à travers les œuvres de dix-huit artistes du continent africain et de ses diasporas.

À l'heure de l'information en continu, des réseaux sociaux et d'un certain individualisme, que signifie transmettre ? Qu'en est-il de cette passation ? De ce geste destiné à confier à une autre personne une mémoire mais aussi des savoirs et savoir-faire, des traditions, rituels ou encore des objets ?

Les propositions plastiques, qu'elles interrogent ou interpellent, qu'elles soient allégoriques, poétiques ou engagées, se trouvent au cœur des débats contemporains. Comment les artistes abordent-ils les notions d'héritages, d'influences et de circulations, de frontières et de migrations, de liens entre générations ? Quels sont les mécanismes de diffusion linguistiques, politiques, spirituels et sociaux dans le temps - entre passé, présent et futur - et dans l'espace ? Quelles sont enfin les limites, les fragilités, les pertes et ruptures de la transmission dans un monde globalisé ?

Autant de questions qui rythment le parcours autour de trois idées force, « Transmissions de mémoire », « Omissions et ruptures », « Nouvelles écritures ». Ces thématiques, sans être matérialisées dans l'espace, laissent aux œuvres la possibilité de se déployer dans leur polysémie et dans la promesse de leurs engagements.

À rebours des représentations colorées d'une supposée production artistique africaine, l'exposition oscille entre continuités et points de fracture. Elle tord les clichés d'une identité visuelle souvent associée au continent africain. Et loin de construire un ensemble uniforme, les œuvres se révèlent dans toutes leurs spécificités, facettes et complexité.

Peintures, tissages, sculptures, photographies, vidéos, installations, performances s'attachent autant aux échanges qu'aux fêlures, à ce qui est partagé qu'à ce qui est omis, effacé, rendu invisible et silencieux. À *ce qui s'oublie et à ce qui reste*.

L'EXPOSITION

ISHOLA AKPO

NÉ À YOPOUGON (CÔTE D'IVOIRE) EN 1983

VIT ET TRAVAILLE À COTONOU (BÉNIN)

« C'est au bout de l'ancienne corde qu'on peut fisser la nouvelle », l'ancienne corde pour moi c'est d'aller dans ma tradition pour renouer avec mes origines. »

Ishola Akpo

Les photographies d'Ishola Akpo, entre travail documentaire et proposition plastique, portent sur les pratiques culturelles du Bénin.

L'Essentiel est invisible pour les yeux relate une tradition familiale encore présente dans plusieurs pays : la dot. Des ensembles d'objets, transmis aux générations suivantes, scellent les liens entre les familles des époux au moment du mariage. L'artiste photographie quelques cadeaux reçus par sa grand-mère il y a 80 ans à l'occasion de son union.

Photographiés sur fond blanc, ils sont déconnectés de leur usage quotidien et deviennent les témoins d'une époque, de ce qui doit être offert. En circulant ainsi, ils portent une charge émotionnelle et acquièrent une valeur symbolique. Ces objets intimes se font les vecteurs non seulement d'une trajectoire personnelle, mais aussi l'écho de l'histoire coloniale, comme la

bouteille de gin ou le tissu wax. Importé par les Hollandais au XVII^e siècle, le gin sert encore aujourd'hui d'alcool pour les rituels et cérémonies. Le wax, lui, paradoxalement associé à un code vestimentaire africain, a été en réalité introduit par les colons.

Le titre de la série est une phrase prononcée par le renard dans *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry.

Dans la transmission, ce qui compte finalement, ce ne sont pas tant les objets que les souvenirs et les traditions qu'ils incarnent et qui demeurent essentiels.



Série *L'essentiel est invisible pour les yeux*, 2014.
Photographies sur papier baryté. Collection de l'artiste.

MALIK NEJMI

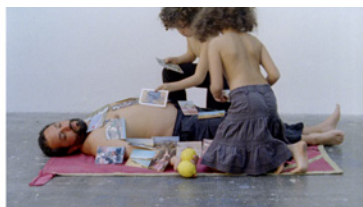
NÉ À ORLÉANS (FRANCE) EN 1973

VIT ET TRAVAILLE À ORLÉANS

« J'ai deux mémoires, deux pays sensibles à mon regard qui ont fait de leur histoire un asile pour la famille. »

Malik Nejmi

Diplômé du conservatoire du cinéma français de Paris, Malik Nejmi scrute l'histoire familiale sur fond d'histoire collective. Grâce à la photographie, la vidéo et le récit, il renoue avec le Maroc paternel où l'artiste a passé, enfant, une partie de ses vacances.



4 1 6 0, 2014. Vidéo projection, 34'50", *Coussin du salon de Rabat, foulard d'Aïcha, livre d'arabe*. Collection Musée national de l'histoire de l'immigration © Adagp, Paris, 2021.

En 2013, Malik Nejmi fait don au musée d'un ensemble d'objets confiés par sa grand-mère Aïcha avant de mourir : le coussin du salon de la maison de Rabat, son foulard et le livre d'arabe de Malik. Cette donation impulse chez l'artiste, alors en résidence à la Villa Médicis, une réflexion plastique autour de la question des objets, de la mémoire, de la circulation générationnelle. L'artiste fabrique l'installation 4 1 6 0 (du nom du numéro de la tombe de sa grand-mère dans un cimetière de Rabat)

à partir d'allers-retours entre l'atelier romain, le musée parisien et le Maroc. Un film pour tenter de traduire une impalpable nostalgie de l'exil, laissée, elle aussi, en héritage.

À Rome, les enfants de l'artiste s'emparent des divers éléments avant séparation définitive. Dans un dialogue entre corps et objets, danse et performance, l'artiste sonde « une réalité où la migration devient un destin pour tous » à travers un « film qui révèle des conversations transculturelles et transgénérationnelles, émotionnelles et vitales » (Hou Hanru).

BTIHAL REMLI

NÉE À COLOGNE (ALLEMAGNE) EN 1987

VIT ET TRAVAILLE AU MAROC ET EN ALLEMAGNE

« Mon objectif est de révéler une culture éloignée des clichés doux et orientaux répandus par la presse et les agences de voyages, et de montrer une facette d'un pays dont tout le monde parle, mais que personne n'ose montrer, celle de la sorcellerie, des rituels, des prières et du soi-disant djinn. »

Btihal Remli

Diplômée d'un master en architecture de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne au cours duquel elle s'intéresse à l'impact des pratiques rituelles dans l'espace public marocain, Btihal Remli s'oriente vers une photographie documentaire explorant les questions d'identité et de superstition.



How to get married (comment trouver un mari ?),
série *The Djinni diaries — recipes (Journal des djinns - recettes)*, 2017-2020,
Résines, photographies et croquis. Collection de l'artiste.
© ADAGP, Paris, 2021.

À travers sa série *The Djinni diaries - recipes*, l'artiste s'intéresse aux traditions transmises de génération en génération au Maroc. Créés de feu sans fumée, les djinns très répandus dans les croyances populaires du nord de l'Afrique, seraient des êtres surnaturels. Ils peuvent être bons ou mauvais, apparaître sous forme humaine ou posséder un esprit. Certaines recettes magiques, utilisées depuis plusieurs générations pour maîtriser ou invoquer ces créatures invisibles, peuvent réaliser nos souhaits les plus profonds.

Sillonnant le Maroc à la recherche d'adeptes de ces pratiques, l'artiste recueille des dizaines de recettes, en rassemble les ingrédients secrets et réalise un journal de bord permettant de révéler un univers tabou. En filigrane, elle évoque l'émancipation de ces femmes, pour qui la sorcellerie, bien que proscrite, peut devenir un moyen de contrôle et de pouvoir.

YMANE FAKHIR

NÉE À CASABLANCA (MAROC) EN 1969

VIT ET TRAVAILLE À MARSEILLE

« Je suis fascinée par le travail que faisaient les femmes au quotidien et qui pour moi participe à une forme d'économie domestique, un travail de long labeur qui n'a pas de reconnaissance sociale et relègue la femme à des tâches ménagères. Ce sont des gestes que faisait ma grand-mère. C'est aussi une transmission qui s'arrête avec les nouvelles générations. »

Ymane Fakhir

Après une formation à l'École des Beaux-arts de Casablanca, Ymane Fakhir poursuit ses études à l'École des Beaux-arts d'Aix-en-Provence puis à l'École nationale de la photographie d'Arles.

Entre expérience personnelle, documentaire et fiction et dans une diagonale entre la France et la Méditerranée, Ymane Fakhir ausculte les rituels ancestraux à travers les notions de mémoire et d'héritage immatériel. Dans les œuvres *Cheveux d'Ange*, *Graines* et *Blé*, l'artiste filme en plan-séquence les mains de sa grand-mère aux mouvements mille fois recommencés. Les vidéos, tout en épure, nimbées de sons parfois à peine perceptibles mais récurrents, se font hypnotiques. L'alchimie s'accomplit alors grâce à ces femmes qui métamorphosent

des matières premières en aliment, partagent leurs mets, transmettent leur savoir. Ymane Fakhir propose une réécriture de gestes et de traditions qui ramènent à l'enfance mais qui interrogent également, en creux, la confrontation au temps. N'est-ce pas toute la question du passage à la modernité qui se joue ici ? De cette coexistence entre la persistance de coutumes anciennes et l'apparition de pratiques contemporaines ? Ymane Fakhir traque les indices de mutation de son pays natal et annonce les limites possibles de la transmission.



Graines, 2011, Vidéo, 2'01", série *Handmade*. Collection de l'artiste.
© Adagp, Paris, 2021.

AMINA AGUEZNAY

NÉE À CASABLANCA (MAROC) EN 1963

VIT ET TRAVAILLE À MARRAKECH

« Mes œuvres, faites de liaisons et ramifications, traduisent le potentiel des connexions de personnes autour d'un projet commun, la valeur de la communauté, du maillage social. Plus que tout, c'est un discours sur l'Homme que je propose. Sur ces liens non visualisables qui tracent la matrice des relations, par l'échange, l'apprentissage, la transmission. »

Amina Agueznay



Curriculum vitae, 2020-2021, textile tissé, 540 x 512 cm.
Commande de l'Établissement public du Palais de la Porte Dorée — MNHI.

Originaire de Casablanca, Amina Agueznay pratique l'architecture aux États-Unis pendant neuf ans à partir de 1989.

À son retour au Maroc, elle explore la diversité des savoir-faire séculaires, l'une des richesses culturelles du pays. À la demande du Ministère de l'artisanat marocain, elle propose des ateliers de professionnalisation à des artisans, s'engageant ainsi dans la voie de la transmission. Progressivement, elle intègre leurs techniques dans sa propre approche artistique.

Dans cette œuvre, l'artiste s'intéresse aux signes et symboles utilisés dans les arts traditionnels. Elle invite des *mâalmates*, tisserandes de tapis issues de diverses régions du pays, à tisser à la manière d'un curriculum vitae, les signes qui font partie de leur langage professionnel. Amina Agueznay leur propose de tisser en noir sur bandes blanches les symboles qu'elles utilisent habituellement et dont elles connaissent la signification. Elle les invite également à tisser en blanc les signes qu'elles utilisent sans en connaître le sens.

Tout en soulignant la porosité entre design, architecture et arts plastiques, l'artiste perpétue des traditions séculaires et questionne les risques de rupture dans le processus de transmission.

ZINEB SEDIRA

NÉE À GENNEVILLIERS (FRANCE) EN 1963
VIT ET TRAVAILLE À LONDRES DEPUIS 1986

« Mon œuvre explore les paradoxes et les intersections de mon identité en tant qu'Algérienne et Française, et aussi en tant que résidente en Angleterre. »

Zineb Sedira

L'histoire personnelle de Zineb Sedira et celle de sa famille, qui a quitté l'Algérie pour la France, marquent le point de départ de ses recherches plastiques. Dans le triptyque vidéo *Mother Tongue*, l'artiste examine les notions de préservation mais aussi de perte d'identité culturelle. À travers une chaîne matrilineaire, l'artiste sa mère et sa fille, dialoguent, deux par deux sur trois écrans, chacune dans sa langue maternelle ; le français pour Zineb, l'arabe pour la mère, l'anglais pour la petite-fille.

Par la mise en image du récit oral, l'artiste se rapproche de cette « tradition de raconter des histoires qui a permis de préserver, notamment entre les femmes, une identité culturelle d'une génération à l'autre ». Mais entre la petite-fille et la grand-mère qui ne comprennent pas leur langue respective, la communication semble rompue.

Si le triple langage de l'artiste témoigne de la richesse de son identité multiple, l'œuvre dévoile également les différences culturelles et les ruptures engendrées par les expériences diasporiques.



Mother Tongue, 2002. Installation de 3 vidéos. Collection Musée national de l'histoire de l'immigration. © Adagp, Paris, 2021.

BADR EL HAMMAMI

NÉ À AL HOCEIMA (MAROC) EN 1979

VIT ET TRAVAILLE ENTRE MARSEILLE ET AL HOCEIMA

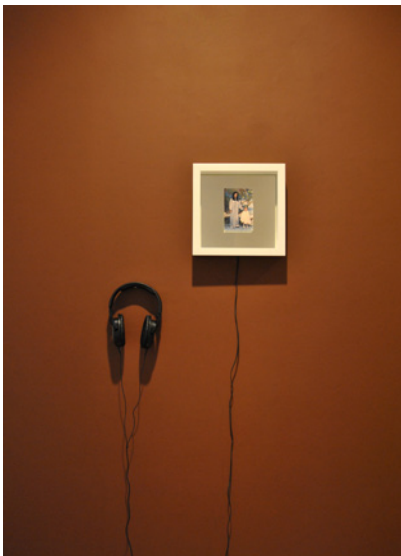
**« La transmission orale est tout aussi porteuse de l'histoire que l'écriture.
C'est une pratique de transmission très spontanée qui se base sur le témoignage direct,
depuis sa propre réalité vécue. »**

Badr El Hammami

Thabrate, « la lettre » en berbère. À travers un projet poétique du même nom, Badr El Hammami, diplômé des écoles d'art de Valence et de Cergy, réactive un processus obsolète de communication fondé sur l'enregistrement de cassettes audio. L'artiste revisite le mode de correspondance mis en place, entre les années 1960 et 1980, par les travailleurs immigrés marocains venus en France et leurs familles restées au Maghreb. Il exhume des objets appartenant à ses parents - journaux, cartes postales, albums de photos de famille, cassettes où il parle à son père - pour leur redonner sens et vie. À travers ces derniers, s'esquissent des trajectoires singulières construites dans l'entre deux, mais aussi l'histoire d'une diaspora.

À la différence de la lettre, la voix enregistrée traduit au plus intime les émotions du quotidien, l'épreuve de la séparation, le partage du présent. La cassette devient outil-passerelle de conversations tissées entre l'ici et l'ailleurs.

Reproduisant cette technique, Badr El Hammami entame, en 2011, une discussion par cassettes interposées avec l'artiste Fadma Kaddouri qui a vécu la même expérience que lui. Dans ce dialogue, les artistes renouent avec la tradition orale propre à la culture berbère et tentent de « réenchanter » leurs passés respectifs.



Thabrate, 2018, installation : vidéo, archives sonores, photographies. Œuvre produite par l'artiste, avec l'aide de l'association « MOPHRADAT » pour la poursuite du projet en 2020. Collection de l'artiste © Adagp, Paris, 2021.

ABDESSAMAD EL MONTASSIR

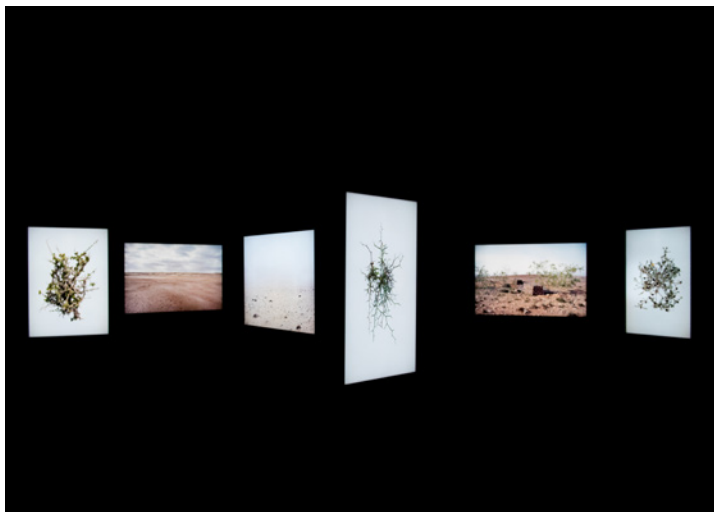
NÉ À BOUIDOUR (MAROC) EN 1989

VIT ET TRAVAILLE ENTRE BOUIDOUR ET MARSEILLE

« L'enjeu du projet est de mettre en lumière des espaces qui échappent à l'Histoire officielle et les récits de ceux qui se constituent pour y résister »

Abdessamad El Montassir

Diplômé des Beaux-Arts de Tétouan et de l'École Normale Supérieure de Meknès, Abdessamad El Montassir s'intéresse aux micro-histoires et aux récits volontairement ou involontairement oubliés par l'Histoire officielle. Il puise dans ces silenciations et propose une alternative aux formes de transmissions classiques.



Al Amakine, installation photographique et pièce sonore, 2016-2020.
© Adagp, Paris, 2021. Courtesy de l'artiste.

Al Amakine se construit à la faveur des poésies transmises oralement au Sahara au sud du Maroc. Ces savoirs immatériels constituent une matière historiographique essentielle qui relate les événements majeurs du territoire et énonce les lieux où ils se sont déroulés. Dans cette dynamique, Abdessamad El Montassir collabore avec des poètes et des citoyens pour disséquer la mémoire qui traverse le territoire.

Ainsi, à la faveur d'une série photographique composée de lieux symboliques et de plantes endémiques et d'une pièce sonore, *Al Amakine* nous invite à écouter, au-delà du témoignage oral, à

lire au-delà de la documentation avérée, et à déambuler dans une cartographie singulière. Les plantes et les paysages deviennent alors métonymie des récits de cet espace géographique. Par-delà les cartographies officielles, *Al Amakine* dénonce l'instrumentalisation de la mémoire et remet en lumière une histoire niée.

Al Amakine

CŒuvre produite par l'artiste, Le Cube – independent art room, Carte Blanche par Al Safar, l'Institut Français du Maroc, l'IMÉRA avec l'aide du Labex RFIEA+, la plateforme Chroniques coordonnée par SECONDE NATURE et ZINC et le gmem-CNCM-Marseille. Pièce sonore réalisée en collaboration avec le compositeur Matthieu Guillin.

SAMMY BALOJI

NÉ À LUBUMBASHI (RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO) EN 1978

VIT ET TRAVAILLE À BRUXELLES ET LUBUMBASHI

« En commençant à travailler sur les images, j'ai été frappé par l'effacement de l'histoire. »

Sammy Baloji

Diplômé de l'Université de Lubumbashi et de la Haute école des arts du Rhin, Sammy Baloji questionne l'héritage industriel, architectural, culturel et colonial de son pays, la République Démocratique du Congo et en particulier la région du Katanga.

En associant des photographies couleur qu'il a lui-même prises avec des images d'archives en noir et blanc, l'artiste superpose plusieurs strates de l'histoire pour en dévoiler les stigmates et interroger ainsi l'importance de l'archive.

Dans ce triptyque, Sammy Baloji photographie des vestiges d'infrastructures mises en place par Joseph-Désiré Mobutu. Président de la République Démocratique du Congo de 1965 à 1997, ce dernier impose un retour à une authenticité culturelle par une tentative d'effacement des traces coloniales belges. Et c'est précisément au creux de cet interstice, entre histoire officielle et mémoire effacée, que se situe la réflexion plastique de Sammy Baloji.

À travers l'analyse des différents systèmes politiques du Congo et par un jeu de miroir entre image trouvée et image réalisée, Sammy Baloji met en relief une mémoire collective plurielle.



Retour à l'authenticité, vue de la Pagode du Président Mobutu, N'sele, Kinshasa Photo-archive du Docteur Fourche prise en 1935, 2013, impression numérique sur papier baryté. Collection MACAAL / Fondation Alliances.

LERATO SHADI

NÉE À MAHIKENG (AFRIQUE DU SUD)

VIT ET TRAVAILLE À BERLIN

« J'ai réalisé que - par simple aveuglement ou fainéantise - accepter une histoire erronée, c'est cautionner la narration dominante par sa propre passivité. »

Lerato Shadi

Diplômée de l'Université de Johannesburg, Lerato Shadi obtient en 2018 un master en arts et espace public à la Kunsthochschule Berlin-Weißensee. À travers la performance, la vidéo et l'installation, l'artiste souhaite rendre visible ce qui est négligé, voire ignoré.

Lerato Shadi recourt au tswana (langue bantoue parlée en Afrique du sud), pour intituler ses œuvres. Difficilement traduisibles de manière littérale, ses titres lui permettent d'appréhender des concepts dans

toute leur complexité culturelle. Ainsi, *Seriti Se* signifie à la fois dignité, aura et ombre. Cette œuvre s'empare de la question d'effacement historique en invitant le visiteur à faire disparaître les noms de femmes de couleur, que l'artiste a préalablement peints en noir sur des murs blancs.

Aucune information n'est fournie sur ces femmes. L'artiste laisse au visiteur la responsabilité de s'informer sur les trajectoires de ces personnalités qui ont marqué l'histoire mais dont l'Histoire n'a pas retenu le nom. L'œuvre, adaptée à

chaque lieu dans lequel elle s'inscrit, peut être lue comme une réponse à la liste des personnages historiques ayant contribué à la conquête coloniale, gravée sur l'une des façades du Palais de la Porte Dorée.

À travers cette action progressive, l'espace redevient blanc au fil de la période d'exposition.



Seriti Se, 2015-2021. Performance, dessin et installation © Courtesy de l'artiste et galerie blank projects, Cape Town.

HAMEDINE KANE

NÉ À KSAR (MAURITANIE - SÉNÉGAL) EN 1983

VIT ET TRAVAILLE ENTRE BRUXELLES ET DAKAR

« Lorsque j'étais jeune et que je trainais avec mes copains dans ces entrées d'immeubles tâchées de vin et d'urine, quelque chose en moi se demandait : Qu'advient-il de toute cette beauté ? »
James Baldwin, La prochaine fois, le feu



Salesman of revolt, 2018, ensemble de gravures sur bois. Collection de l'artiste.

Hamedine Kane, vidéaste, cinéaste et plasticien autodidacte, puise son inspiration au fil de ses rencontres, depuis la frontière sénégal-mauritanienne jusqu'à Bruxelles et Bombay.

Salesman of Revolt, issue d'une collaboration pendant une résidence à Mumbai, avec l'artiste indienne Tejswini Sonawane, s'intéresse à l'impact des luttes raciales dans les sociétés occidentales. Cette série de gravures rend hommage à de jeunes marchands ambulants portant sur leur tête, sur les marchés de Dakar, des piles de livres à vendre. Parmi ces ouvrages, l'artiste sélectionne ceux, incontournables, de James Baldwin, Ta-Nehisi Coate ou Cheikh Anta Diop qui questionnent les atteintes et conséquences du racisme et du colonialisme. Ces jeunes vendeurs, pour la plupart analphabètes, portent tels des totems, toute la force et le poids historique de ces ouvrages. Sans en connaître forcément le contenu, ils se laissent guider, comme par intuition, par la couverture choisie par les éditeurs. Si l'artiste s'intéresse autant

aux titres qu'à leurs auteurs, il s'attache également au choix du visuel de couverture, qu'il reproduit en gravure.

Auparavant bibliothécaire, Hamedine Kane rassemble ses deux passions pour inviter à se questionner sur la puissance des mots et des images, des idées et de leur circulation.

M'BAREK BOUHCHICHI

NÉ À AKKA (MAROC) EN 1975

VIT ET TRAVAILLE À TAHANNAOUT

« La légende raconte qu'un métayer du sud-est marocain avait fait vœux de célibat et lorsqu'on l'interrogeait sur ce choix il répondait « Métayer, fils de métayer, petit-fils de métayer... j'ai décidé de mettre fin à ce lignage. »

M'barek Bouhchichi

M'barek Bouhchichi développe une démarche artistique centrée sur l'analyse des mécanismes de discrimination à l'encontre des Berbères noirs du sud du Maroc.

Le titre choisi pour cette œuvre provient d'un poème de M'bark Ben Zida, poète paysan noir de la ville de Tata et praticien du *Ahwach*, un art combinant poésie orale, musique et danse. M'barek Bouhchichi, fortement influencé par ce pourfendeur des inégalités sociales et raciales, lui rend hommage en développant le corpus « Les poètes de la terre ».



Série *Les poètes de la terre*, 2019. Sculptures en métal et cuivre.
© Voice Gallery, Marrakech.

Historiquement, dans le Sud du Maroc, les Noirs étaient exclus de la propriété foncière. Ils pouvaient cependant travailler la terre des Blancs, en échange d'un cinquième de la récolte. Dans ses sculptures à taille humaine, M'barek Bouhchichi donne à voir cette injustice économique. Il extrait un cinquième de chaque bloc en métal oxydé et le recouvre de cuivre, inversant ainsi les couleurs traditionnellement associées aux corps dominants/dominés. La teinte noire, généralement minoritaire, devient ici majoritaire.

L'artiste recourt au parallélépipède rectangle - qui incarne selon Roland Barthes le « bien-vivre ensemble » - pour mieux souligner cette inégalité. M'barek Bouhchichi propose une forme de résistance plastique, une réhabilitation silencieuse face à l'omniprésente oppression raciale.

HICHAM BENOHOUD

NÉ À MARRAKECH (MAROC) EN 1968

VIT ET TRAVAILLE ENTRE LE MAROC ET LA FRANCE

« La qualité de l'enseignement est tellement médiocre que, si on n'a pas les moyens d'inscrire ses enfants dans une école privée, on n'espère rien d'eux. »

Hicham Benohoud



Série *La Salle de Classe*, 1994 - 2002.

Photographies sur papier baryté.

Collection MACAAL / Fondation Alliances et collection de l'artiste © Adagp, Paris, 2021.

D'abord professeur d'arts plastiques à Marrakech, Hicham Benohoud enseigne à partir de 2005 la photographie au Fresnoy, Studio national des arts contemporains, à Tourcoing. Son travail interroge la société marocaine, son contexte social et politique, ses inégalités et ses paradoxes.

De sa première expérience d'enseignement naît sa vocation de photographe. Celui qui ne connaît jusqu'alors de ce médium que des photographies de famille, installe pour tromper son ennui, un studio de fortune parmi ses élèves. Cette démarche, poursuivie pendant plusieurs années, donne naissance à la série *La Salle de classe*.

L'artiste fait de l'école, l'une des principales structures de transmission, un terrain idéal pour orchestrer des mises en scène énigmatiques, parfois absurdes, savamment esquissées en amont. Situations au cours desquelles les élèves semblent se libérer du carcan de l'école. Chaque classe est l'occasion d'implanter un nouveau décor, ne correspondant sans doute jamais au cadre de l'éducation nationale.

Le jeune professeur se confronte ainsi à un programme inadapté aux réalités, à la précarité des élèves et au dénigrement de la profession. *La Salle de classe* fait cohabiter rire et angoisse, prend le réel pour cadre et se joue de l'absurde pour dénoncer, sans retouches, l'échec du système éducatif public.

MESCHAC GABA

NÉ À COTONOU (BÉNIN) EN 1961

VIT ET TRAVAILLE ENTRE LE BÉNIN ET L'EUROPE

« Si je devais parler de la culture béninoise, en disant que la voiture n'en fait pas partie ce serait une erreur. J'ai voulu sortir du carcan qui ne justifie l'Afrique que par la tradition. [...] on a relégué l'Afrique dans l'art ancien, alors que le continent évolue en même temps que les autres »
Meschac Gaba



Notre-Dame de Paris, 2006, série des Perruques architecture, cheveux artificiels tressés, pièces en métal, buste de mannequin, collection du Musée national de l'histoire de l'immigration.
© Adagp, Paris, 2021.

Formé au Bénin dans l'atelier de Gratién Zossou et à Amsterdam à la Rijksakademie, Meschac Gaba développe une œuvre protéiforme, multipliant les médiums et s'attachant à la sculpture, l'installation, la performance.

En 2005, alors en résidence à New York, il imagine des Perruques sous la forme d'« architectures tressées » inspirées des gratte-ciel dominants la ville. « Je cherchais des idées en me promenant dans Harlem. Il y avait beaucoup de salons de coiffure, avec des coiffures de l'Afrique de l'Ouest. Je me trouvais des repères par rapport à mes origines. »

Il prolonge ce corpus avec les Perruques architecture, inspirées de monuments du monde, les *Perruques voiture* et les *Perruques MAVA*, centrées sur des personnages célèbres ayant marqué l'histoire. Il active ces perruques lors de défilés-performances qu'il réalise aussi bien à Cotonou, Paris, qu'à la dernière biennale de Sharjah (Émirats Arabes Unis) en 2019.

Meschac Gaba élabore des pièces hybrides, croisant dans son geste créateur des éléments provenant du monde entier, des objets en mutation. L'artiste interroge avec subtilité les notions de déplacements et d'échanges mais aussi d'identité et d'altérité. Ses sculptures attestent précisément d'un « entre-deux ». Tout en se jouant des stéréotypes de tradition et d'authenticité liés au continent africain, il met au jour les traits et signes de la modernité de son pays.

ANUAR KHALIFI

NÉ À LLORET DE MAR (ESPAGNE) EN 1967

VIT ET TRAVAILLE ENTRE TANGER ET BARCELONE

« Dans un monde marqué par les extrémismes, la consommation, le matérialisme et la manipulation dont nous sommes les acteurs, j'essaie de créer à travers mon travail des œuvres qui constituent un amalgame entre réalité et fiction ».

Anuar Khalifi



Trophy Room, 2017. Acrylique sur toile.
© Galerie Shart, Casablanca – Maroc

Dans une peinture au style expressif et spontané, Anuar Khalifi se joue des stéréotypes de notre société, en particulier des images véhiculées dans les médias, pour interroger les questions d'identité.

Sa double culture, marocaine et espagnole, lui permet d'introduire dans son travail des références à l'Orient et à l'Occident. *Trophy Room* réinterprète une célèbre image de Huey Percy Newton, leader et fondateur du mouvement Black Panther Party. L'artiste entremêle des symboles soufis traditionnels (bonnet conique de derviche, tapis rouge) avec une iconographie orientaliste tel le janissaire Ottoman ou le piment séché et des références à la culture occidentale avec le polo Lacoste. Avec ironie, il s'amuse de ces symboles, à l'instar du Pur-sang arabe qui semble avoir perdu de sa superbe. Si certaines métaphores sont déchiffrables, l'artiste brouille les pistes en créant un univers enchevêtré entre réalité et fiction, pour « désorienter l'image de l'Orient ». Dans cette salle des trophées sans trophées, l'ar-

tiste peint un cadre spatio-temporel impossible à définir.

Reprenant les codes de la peinture d'Histoire, Anuar Khalifi en propose une réécriture, notamment à travers le regard d'un adolescent désœuvré, anti-héros moderne.

EMO DE MEDEIROS

NÉ À PARIS (FRANCE) EN 1979

VIT ET TRAVAILLE ENTRE COTONOU ET PARIS

« Les technologies numériques que je mobilise sont par essence transculturelles, et me permettent de puiser dans la richesse de mes deux héritages, africain et européen. Autant qu'à une Europe de la liberté, je m'identifie à une Afrique et à une diaspora africaine du temps présent, de l'innovation, connectée au Sud Global, et qui n'a plus de leçons à recevoir de personne. »

Emo de Medeiros

Travaillant entre le Bénin et la France, Emo de Medeiros puise son inspiration tant dans l'art traditionnel béninois que dans les nouvelles technologies. Il a étudié à l'École Nationale Supérieure, l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, puis au Massachusetts College of Art.



...notwithstanding the forces at hand, 2018, Textile, puces NFC.
Collection MACAAL / Fondation Alliances © ADAGP, Paris, 2021.

La série des *Surtentures*, initiée en 2015, réinvestit le médium de l'appliqué. Cette technique, née au 18^e siècle et issue d'un art de cour du royaume du Danhomè (Bénin actuel), a une double vocation artistique et historiographique.

Reprenant ce procédé, Emo de Medeiros propose des tableaux textiles, où la couleur domine, tissant des narrations non-linéaires via un langage fait d'icônes et de pictogrammes contemporains. Télescopant les univers visuels et les temporalités, il fournit des clés de lecture à ces signes et figures énigmatiques par l'utilisation de nouvelles technologies : le visiteur est invité à décoder ces rebus grâce à des puces électro-

niques constituant une couche physique de l'œuvre. Une nouvelle forme d'écriture se révèle alors entre passé, présent et futur.

Faussement symétriques, les *Surtentures* se font l'expression de ces circulations d'idées, de formes, de sources, d'objets, transcendant les frontières et les époques.

FRÉDÉRIC BRULY BOUABRÉ

NÉ À ZÉPRÉGÜHÉ (CÔTE D'IVOIRE) EN 1923

DÉCÉDÉ À ABIDJAN (CÔTE D'IVOIRE) EN 2014

« L'alphabet est l'incontestable pilier du langage humain. Il est le creuset où vit la mémoire de l'homme. Il est un remède contre l'oubli, redoutable facteur de l'ignorance. [...] Trouver sur la scène de la vie humaine une écriture spécifiquement africaine tel est mon désir. »

Frédéric Bruly Bouabré

Dessinateur, poète, écrivain érudit, Frédéric Bruly Bouabré est un artiste internationalement connu. Il est révélé en 1989 à Paris, à l'occasion de l'exposition fondatrice des Magiciens de la terre, qui valorise pour la première fois l'art contemporain non-occidental.

Le 11 mars 1948, son existence est bouleversée par une révélation. Il devient « Cheik Nadro : celui qui n'oublie pas ». Celui qui révèle. Désireux de transmettre par écrit et de sauver de l'oubli le savoir et la mémoire de son peuple, les Bétés, il crée *L'Alphabet Bété*, constitué de pictogrammes monosyllabiques, « apte à retranscrire tous les sons humains ».

Désormais, c'est avec une infinie poésie qu'il observe, appréhende et traduit le monde à travers des milliers de dessins réalisés sur des bouts de cartons au stylo bille et crayons de couleur, réhaussés de courtes légendes. Passeur encyclopédique, Frédéric Bruly Bouabré nous propose sa *Connaissance du monde*, il nous invite à penser l'homme et la société contemporaine à l'aune d'une écriture inventée, soucieuse de rassembler l'humanité.



Connaissance du monde, 2007-2011. Encre et pastel sur papier cartonné. © Collection MACAAL / Fondation Alliances.

JOËL ANDRIANOMEARISOA

NÉ À ANTANANARIVO (MADAGASCAR) EN 1977

VIT ET TRAVAILLE ENTRE PARIS, MAGNAT L'ÉTRANGE (CREUSE) ET ANTANANARIVO

**« A la diversité du présent... Aux horizons multiples...
Des émotions oubliées... A la certitude d'un bel avenir »**

Joël Andrianomearisoa

Premier artiste à représenter Madagascar à la Biennale de Venise en 2019, Joël Andrianomearisoa, croise avec élégance et engagement les médiums ; installation, performance, photographie, vidéo.



In Memory of All, À la mémoire de tous, 2021, installation textile et affiches imprimées, partie centrale de 250 x 690 cm, recto/verso et deux parties latérales de 250 x 270 cm, recto/verso. Commande de l'Établissement public du Palais de la Porte Dorée – MNHI.

Dans *In memory of all, À la mémoire de tous*, trois grandes pièces textiles, froissées et fragiles à la fois barrières et incertitudes, prennent majestueusement place sous le moucharabié du Hall d'honneur du Palais de la Porte Dorée. Créées en double face, elles arborent, dès l'entrée, leur noire lumière pour dévoiler, au retour, une palette de nuances, en écho subtil aux couleurs des fresques du Forum.

Les éléments entrent en résonance dans la vibration infinie des textures et la poésie des mots. Entre force et fragilité, fragments et totalité, l'œuvre prend corps et fait sens. L'artiste questionne l'idée de seuil, de passage, de transmissions des savoir-faire - notamment malgaches - mais aussi de partage d'émotions.

Et puis il y a cette affiche, que l'on emporte avec soi, comme autant de fils tissés entre un musée et ses visiteurs, entre le passé d'un lieu, le présent et ses enjeux mémoriels. Une œuvre qui n'oublie pas les fêlures de l'histoire, mais où frémissent aussi des perspectives et des promesses. *À la mémoire de tous... À la certitude d'un bel avenir.*

COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION

MERIEM BERRADA, COMMISSAIRE GÉNÉRALE

Meriem Berrada conçoit et met en œuvre les différents projets artistiques de la Fondation Alliances et dirige ses éditions depuis 2012.

En 2013, elle crée, *La Chambre Claire* un concours en soutien à la photographie africaine émergente et en 2014, *Passerelles*, une démarche de mécénat croisé qui associe les pôles culturel et social de la Fondation par le biais d'ateliers de sensibilisation à la création contemporaine en zones périurbaines. En 2016, elle développe le Musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden (MACAAL) à Marrakech, dont elle assure la direction artistique.



Engagée dans la structuration de l'écosystème artistique du continent, elle développe en 2019 le MACAAL Bootcamp, une formation associant compétences sectorielles et modules innovants autour du leadership et du développement personnel afin de renforcer les compétences des opérateurs culturels travaillant dans le secteur de l'art contemporain et des arts visuels en Afrique.

En 2020, Meriem a été sélectionnée par *Apollo international art magazine* parmi les opérateurs artistiques de moins de 40 ans les plus innovants et influents et par le palmarès français *100 Femmes de Culture*.

Meriem a été commissaire de plusieurs expositions notamment *Material Insanity* (Marrakech, 2019), assure, depuis 2011, la production de plusieurs expositions notamment : *Have you seen A Horizon lately ?* (Marrakech, 2020), *Africa is no island* (Marrakech, 2018) ; *Saout Africa(s)* : programmation d'art sonore « Every time a Ear di Soun' » DOCUMENTA 14 (Berlin, 2017).

Meriem Berrada a piloté, en 2017, la levée de fonds, visant à pérenniser la résidence de l'association *Limidity Temporary Art Projects*, qui a réuni trois générations d'artistes marocains et a fait partie, de 2015 à 2019, du Comité d'évaluation du Fonds Roberto Cimetta en tant qu'experte en arts visuels.

ISABELLE RENARD, COMMISSAIRE ASSOCIÉE

Diplômée de sciences politiques, titulaire d'un master en art contemporain, Isabelle Renard est docteure en histoire culturelle, auteur d'une thèse sur la Présence culturelle de la France à Florence au début du XX^e siècle, publiée dans les collections de l'Ecole Française de Rome.



Cheffe du service des collections et des expositions au sein du Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris, elle est également responsable de l'art contemporain au Musée. À ce titre, elle a élaboré une collection d'œuvres questionnant les notions d'identité, de diversité, d'hybridation des pratiques culturelles et artistiques.

Elle a assuré le commissariat de plusieurs expositions depuis 2008.

Co-commissaire du premier parcours permanent du musée, elle a successivement assuré le commissariat des expositions *Mohamed Bourouissa, Mathieu Pernot, photographies* (2009), *Roman Cieslewicz_zoom* (2011), *Meschac Gaba, Perruques* (2015). En 2011, elle a signé avec Hou Hanru et Evelyne Jouanno, *J'ai deux amours*, réalisée à partir des œuvres de la collection sur les thématiques de l'exil et participé, en 2015, au commissariat de *Fashion Mix. Mode d'ici, créateurs d'ailleurs*. En 2017, elle a orchestré, aux côtés de Dominique Païni, l'exposition *Ciao Italia ! Un siècle d'immigration et de culture italiennes en France, 1860-1960*. En collaboration avec le MAC VAL, elle a conçu en 2018 *Persona grata*, une exposition sur le sens de l'hospitalité dans nos sociétés.

Elle a, par ailleurs, contribué au catalogue raisonné de l'artiste Chen Zhen.

CHLOÉ DUPONT, ASSISTANTE DES COMMISSAIRES

Diplômée d'une licence en histoire de l'art contemporain de l'Université de Grenoble et d'un master de muséologie de l'Ecole du Louvre, Chloé Dupont est chargée d'exposition au Musée national de l'histoire de l'immigration. Elle a participé à la préparation de plusieurs expositions telles que *Au pays des monstres. Léopold Chauveau* (2020) au musée d'Orsay, *Jakuchū. Le Royaume coloré des êtres vivants* (2018) au Petit Palais, ou *Trésors de Kyoto, trois siècles de création Rinpa* (2018) au musée Cernuschi.

LES ÉDITIONS

LA REVUE *HOMMES & MIGRATIONS*



L'exposition *Ce qui s'oublie et ce qui reste* est à l'honneur dans ce numéro de la revue. Les œuvres d'artistes issus du continent africain interrogent ce que les migrations font aux populations qui partent hors de leur terre natale, les transmissions ou omissions de leurs cultures et identités dans un monde interconnecté. Les diasporas africaines sont abordées sous l'angle de leur créativité et les articles analysent comment leur transnationalisme est un facteur déterminant de création culturelle, d'engagement politique et d'innovation.

Janvier-mars 2021, n° 1332, 15 €

Numéro coordonné par Jacques Barou, directeur de recherche émérite au CNRS et Jean-Baptiste Meyer, chercheur au Ceped.

ISBN 978-2-919040-54-4

LA REVUE EST DISPONIBLE EN LIBRAIRIE, EN LIGNE SUR LE SITE DU MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION AINSI QU'À LA BILLETTERIE.



Oeuvre : Fatiha Zemmouri © Omar Tajmouati

LE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN AFRICAÏN AL MAADEN (MACAAL)

Ouvert en 2016, le Musée d'Art Contemporain Africain Al Maaden (MACAAL) de Marrakech est un musée d'art contemporain indépendant à but non lucratif. L'un des premiers du genre sur le continent, le MACAAL est dédié à la promotion de l'art africain à travers les différents programmes d'éducation et d'expositions. À travers l'acquisition et l'exposition des oeuvres d'artistes autant établis

qu'émergents, le musée favorise la compréhension de l'art contemporain africain et donne à voir l'énergie créatrice et la diversité culturelle caractéristiques du continent.



© Pascal Lemaître

LE PALAIS DE LA PORTE DORÉE MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

Institution culturelle pluridisciplinaire, le Musée national de l'histoire de l'immigration a pour mission de mettre en valeur et rendre accessible l'histoire de l'immigration en France pour faire connaître et reconnaître le rôle de l'immigration dans la construction de la France. Tout à la fois, lieu d'exposition, centre de ressources, lieu de rencontre et de débat, centre de recherche et de diffusion, le musée pré-

sente également une riche programmation culturelle avec spectacles vivants et concerts, colloques et conférences.

LA SAISON AFRICA2020

MANIFESTATION DANS LE CADRE LA SAISON AFRICA2020



COMITÉ DES MÉCÈNES DE LA SAISON AFRICA2020



PARTENAIRES DE L'EXPOSITION





MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

INFORMATIONS PRATIQUES

ACCÈS

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

293, avenue Daumesnil - 75012 Paris

Métro 8 - Tramway 3^a - Bus 46 - Porte Dorée

Les personnes à mobilité réduite accèdent au Palais
par le 293, avenue Daumesnil, 75012 Paris.



www.histoire-immigration.fr

HORAIRES

Du mardi au vendredi, de 10h00 à 17h30.

Le samedi et le dimanche, de 10h00 à 19h00.

Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.

CONTACT

T. +33 (0)1 53 59 58 60 - E. info@palais-portedoree.fr

SITE DE L'EXPOSITION

www.histoire-immigration.fr/ce-qui-s-oublie-et-ce-qui-reste

CONTACTS PRESSE

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

Pierre Laporte Communication

Alice Delacharlery, Laurent Jourdren, Marie Lascaux

T. +33 (0)1 45 23 14 14 - E. info@pierre-laporte.com